



HB

JEAN-NOEL **B**LANC
HUGUETTE **B**OUCHARDEAU

Jeanny Lorgeoux, Maire, Conseiller général
Joseph Grégoire, Adjoint à la culture
Le Conseil municipal

LECTURE

en présence
de

Huguette Bouchardeau
éditions HB

Jean-Noël Blanc
écrivain

par

La Compagnie Frasil
Raul Indart-Rougier
Nathalie Bauchet

à la

Médiathèque Municipale
Romorantin-Lanthenay
Vendredi 7 mars 1997 20 h 30

BOUCHARDEAU

Huguette

Née le 1er juin 1935 à Saint-Etienne, d'un père ouvrier et d'une mère sténodactylo, grandit dans une famille de six enfants.

Elle épouse le 25 mai 1955 Marc Bouchardeau, psychologue. Ils auront trois enfants : François, Florence et Marianne.

Huguette Bouchardeau est universitaire, femme politique et écrivain. Elle est aussi membre de la commission Fauroux et ancien ministre de l'Environnement. Elle vient de créer sa maison d'édition **H.B. Editions**.

...**Etudes** : Université de Lyon. **Dipl.** : Agrégation de philosophie, Thèse du 3e cycle de sciences de l'éducation. **Carr.** : Enseignante au Lycée Honoré d'Urfé (1961-70), Maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Lyon (1970), Fondatrice de la collection Mémoires des femmes aux Editions Syros (1978), Secrétaire générale du PSU (1979), Candidate non élue à la Présidence de la République (avril 1981), Secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre, chargée de l'environnement et de la qualité de la vie (1983-84), Député (apparenté socialiste) du Doubs (4e circ.) (1986-93), Ancienne présidente de la section française de l'Entente européenne pour l'Environnement (EEE) (1988) et d'Eau vive (association d'aide au Tiers-Monde (1991)...

IN : Who's who, 1995-1996.

Bibliographie :

- * *Pas d'histoires, les femmes...*, Syros -, 1977
- Un coin dans leur monde*, Syros, 1980
- Tout le possible*, Syros -, 1981
- Choses dites de profil*, Ramsay, 1988
- * *George Sand : la lune et les sabots*, Laffont, 1990
- * *Rose Noël*, Seghers - Mémoire vive, 1990
- * *La grande verrière*, Payot -, 1991
- George Sand*, Pocket, 1991
- * *Carnets de Prague*, Seghers, 1992
- * *Le Déjeuner*, François Bourin, 1993
- La famille Renoir*, Calmann-Levy, 1994
- * *Les Roches Rouges : portrait d'un père*, Ecriture, 1996.

* = à la Médiathèque

Après la politique, l'édition

« La politique mène à tout à condition d'en sortir ! Ce pourrait être la formule d'Huguette Bouchardeau. [...] Auteur d'une dizaine d'ouvrages, notamment sur la condition féminine, elle fait ses premiers pas dans l'édition en 1978, chez Syros, à la tête de la collection « Paroles de femmes ». En 1993, elle laisse à d'autres la charge de député et part savourer avec son époux le calme d'Aigues-Vives, village du Gard dont elle est le maire.

Puis, « à 60 ans, j'ai eu envie d'une dernière saison d'activités. Je ne me voyais pas à la retraite ! Je rêvais depuis quatre ou cinq ans de monter ma maison d'édition. Alors, avec mes trois sous d'économies, je me suis lancée dans l'aventure ! » Son désir : « Publier des nouvelles ou des textes courts. Des textes vrais avant tout, qui donnent envie de lire ! » Avec *La terre des folles*, de Laurence Cossé, et *Contes pour rêver*, de Gérard Sire, premiers-nés de sa jeune maison d'édition, pari tenu. »

France Mosconi, *Notre temps*, sept. 96

A publié :

Daniel Arsand - Roland Bechmann - Jean-Noël Blanc - Jean-Pierre Cabanes - François de Cornière - Laurence Cossé - Bruno Daudin - Jacques Fulgence - Jean Grégor - Monique Jouvancy - Muriel Ledoux - Annie Mignard - Roland Perrot - Marc le Piouff - Cécile Planez - Bernard Saxel - Gabrielle Seyssiecq - Jackie Simon - Gérard Sire.

Les roches rouges : portrait d'un père

Écriture, 1996

« Le dernier livre d'**Huguette Bourchardeau** est une confession à retardement, un cri d'amour pour un père trop vite disparu. « *Maman était de lait, il était d'épices* ». En 1990, l'essayiste et la biographe (George Sand, Simone Weil) avait consacré un récit à sa mère : *Rose Noël*. Comme elle l'explique elle-même, « *tout bienfait accordé à l'un devait trouver son équivalent pour les autres* ». Néanmoins, la figure paternelle reste opaque. **Huguette Bourchardeau** connaissait plus intimement sa mère. L'existence de son père revêt des zones d'ombre. Le passé de sa famille demeure flou. A-t-il réellement appartenu au parti communiste ? Où partait-il durant trois ou quatre heures, un jour de congé ? A l'image initiale de l'honnête gérant d'une épicerie de banlieue stéphanoise de l'après-guerre succède une silhouette traversée par les ravages de son époque, de son âge. La vieillesse accentue le fossé entre les deux époux. Rose demeure stoïque à tel point qu'on peut se demander si Huguette Bourchardeau ne la magnifie pas trop .

Les Roches rouges est également un livre à plusieurs voix. L'auteur recueille les témoignages de ses frères et de ses soeurs. Chacun apporte sa touche particulière, essaye de comprendre pourquoi certains êtres se séparent et d'autres arrivent à surmonter les plus terribles orages : « *Aux hommes, la fragilité est interdite ; il leur faut adopter des postures en trompe-l'oeil, de la bravoure en parade.* »

HB

La destinée de Marius Briaut n'est pas exemplaire. Elle se confond, dans son apparente banalité, avec celles de milliers d'autres. Seulement, derrière la sécheresse des faits, **Bouchardeau** nous laisse entendre le battement de coeur d'un homme qui a aimé, pleuré et souffert. Tout simplement son père. »

Franck Cormerais, *Magazine littéraire* ; 349. Déc. 96.

« *Qu'aimons-nous donc tant dans ces images de parents qui nous remontent de l'enfance ? L'enfance elle-même et la grâce de ses liens fragiles ou, réellement, ce père, cette mère qui incarnèrent les premiers liens ?* » Pour faire le portrait de son père, **Huguette Bouchardeau** convoque des souvenirs anciens et éparpillés : les siens, mais également ceux de ses cinq frères et soeurs. Autant de mémoires subjectives, différentes et parfois proches, qui dessinent un personnage complexe et attachant : un homme sans racines qui restera toujours pour ses enfants un étranger mystérieux et séduisant qui aimait l'élégance, la musique, les encyclopédies, les pique-niques en famille et les roches rouges de l'Estérel. « *Un homme du peuple qui aurait voulu si fort, pourtant, accéder à l'aristocratie des mots et des choses* », un homme qui désirait une vie courte et belle. Courte, elle le fut. Heureuse, personne ne peut le dire, et c'est toute la douleur du récit de sa fille. »

Isabelle Lortholary, *Elle*

Rose Noël

Seghers, 1990

– Dans un texte empreint de délicatesse, **Huguette Bouchardeau** retrace ici, à travers ses souvenirs de petite fille, de jeune fille, la figure et le parcours de sa mère : rosière à Saint-Etienne, sténodactylo à Manufrance et au Casino, Rose a connu les entreprises qui embauchaient les femmes pendant que les hommes postaient à la mine. Puis son mari, dynamique et débrouillard, prit la gérance d'un magasin Géry - alors grand rival de Casino - devant la vitrine duquel le couple se faisait photographier chaque année, de plus en plus entouré d'enfants. Maintenant, Rose, divorcée, après trente-cinq ans de mariage, vit seule sa vieillesse. Les six enfants s'efforcent d'être là, plus protecteurs que protégés : "Pourquoi faut-il que nous redevenions petits ?" s'interroge Huguette Bouchardeau, au terme de son parcours. –

HB

Un jour - j'étais enfant -, je découvris que les femmes mariées perdaient leur nom, ou en gagnaient un autre. J'appris en même temps le nom de fleur qu'avait porté ma mère

Son prénom était Rose, son patronyme Noël... Elle était née dans la forêt vosgienne, au milieu des sapins... Au col du Bonhomme. Son anniversaire tombait un jour de juin... J'eus du mal à en retenir la date, tellement son nom de jeune fille, les arbres de ses montagnes, le personnage mystérieux que j'imaginai officiant à son baptême suggéraient des fêtes anciennes, des légendes enneigées, l'attente éblouissante de décembre.

Pourtant, elle n'appréciait guère le clinquant des natiuités de l'après-guerre. Elle nous rappelait souvent que les cadeaux - deux ou trois bonbons, une pomme, quelques noix - se distribuaient à la Saint-Nicolas, dans les pantoufles de chiffon ou les bas tricotés quand elle était petite, en pays de tradition germanique.

Elle n'aimait guère non plus qu'on évoquât, à propos de son nom, la fleur qui s'épanouit à contre-saison : la rose de Noël. Elle en connaissait l'appellation savante d'ellébore. Aux premières années de nos classes, quand nous découvriions le fonds commun de la culture française, elle nous faisait réciter les plus connues des fables de La Fontaine : sans jamais manquer de nous arrêter un instant sur la moquerie du lièvre à la tortue : « *Ma commère, il faut vous purger, avec quelques grains d'ellébore...* » A chacun de nous six, mes frères et soeurs et moi, ma mère un jour a demandé, levant un peu le sourcil droit, pinçant les lèvres avec la mimique de quelqu'un qui possède un secret : « Ellébore, tu sais ce que c'est ? », et comme nous répondions invariablement que nous ne savions pas - soit que c'était vrai, soit que nous devinions son plaisir à nous l'apprendre, à nous le répéter -, elle annonçait alors : « Ellébore, c'est moi... rose de Noël. » Et elle riait... elle riait sans bruit de ses bêtises d'enfants qui avaient oublié son nom d'autrefois, de cette progéniture ignorante des mots.

Avec sa culture appliquée des classes de certificat d'études, ma mère savait des mots... des brassées de définitions du dictionnaire. Mais à peine avait-elle évoqué la plante guérisseuse qu'elle se récriait : qu'on ne lui en offrît surtout pas ! Dans un autre registre de ses connaissances, celui des dictons, des croyances superstitieuses, la « rose de Noël » portait malheur...

Fleur trop rare qu'elle avait tenté en vain d'acclimater dans un coin du jardin, vénéneuse, jamais franchement rose, ni blanche ni verte, couleur de peau malsaine (le dictionnaire l'appelait encore « vétrate »). Ma mère, elle, était toute douce, toute laiteuse, « peau de bébé », lui dirions-nous plus tard, bien plus tard, en la câlinant...

Mon père s'appelait Marius Briaut. Un drôle de prénom... Pagnol ne l'avait pas encore associé à l'accent marseillais ; Marius, Claudius, Petrus, tous ces vocables à la romaine fleurirent à la fin du XIXe siècle et au début du XXe dans la région stéphanoise. L'école de Jules Ferry jouait un grand rôle dans la ville industrielle. Les « amicales laïques », leurs cafés, leurs jeux de boules, leurs salles de spectacle servaient de centres d'animation dans les quartiers. La culture ouvrière se cherchait des racines hors des références chrétiennes. La Rome de l'Empire comme antidote du Vatican . Les travailleurs de la mine et de l'industrie formaient des rangs nombreux à l'anarcho-syndicalisme du début du siècle. Mon père en était issu. Allons donc pour Marius!

La mère de Marius était morte toute jeune, tuberculeuse. Le père s'était remarié sur le tard avec une femme que Rose se refusait obstinément à recevoir, laissant entendre qu'elle lui faisait honte. Faisant remonter sa vindicte au grand-père lui-même, maman insinuait qu'après tout il n'était peut-être pas le père de Marius .

Bref, nous ne connûmes vraiment de la famille de mon père qu'une cousine âgée, concierge dans le centre de Saint-Etienne, et une tante éloignée qui, remariée avec un tisseur de Panissières (une petite ville des côteaues proches de

Roanne), se lia avec ma mère et vint souvent en visite à la maison. Elle était élégante, se promenait avec un caniche, et le couple possédait une voiture. « Mais pas d'enfant! » soupirait cette tante Léonie sans que nous sachions bien si les soupirs étaient de soulagement ou de regret.

Marius connut la vie des gamins du monde ouvrier. École publique jusqu'à douze ans. Enfant unique, orphelin très tôt. « Une tête », disait son instituteur qui admirait ses capacités en calcul mental. Il entra au travail dans une épicerie en gros, la « Coop », comme on disait. Il ne quitterait jamais le commerce dont il exerça tous les métiers, montant en grade à force d'acharnement et à coups de démonstrations ingénieuses.

Quand il rencontra Rose, il n'avait que dix-huit ans. Il l'épousa l'année suivante.

Je dis : « La douceur de la peau », et Rose Noël est là. Elle ne caressait pas. Elle ne cajolait pas. Elle ne câlinait que les bébés. Nous lui volions cette douceur. Nous cherchions les plis tendres entre oreille et épaule. Nous lissions longuement ses cheveux trop fins, trop rares, flous comme mousse. Nous jouions avec les fossettes qui se dessinaient dans le potelé du bras, au-dessus du coude. Sous la nuque, un grain de beauté charnu pointait : sa mère avait eu le même, nous en avons tous hérité. Montés sur un petit banc, derrière elle, nous nous amusions à presser sur ce minuscule bouton : « Drin, drin... Vous êtes là, madame Briaut ? » Elle se taisait, puis brusquement, affectant la colère, elle se retournait vers le fautif : « Vilain curieux qui frappe à ma porte. » Et de rire...

Elle ne nous bordait pas le soir. Elle ne nous racontait pas d'histoires pour nous endormir.

On ne doit pas gâter les enfants. On doit ignorer leur peur du noir. D'ailleurs, petits, nous couchions à deux ou trois par lit ; et il fallait plutôt calmer nos sarabandes. Mais, que l'un de nous tombe malade, elle déployait des trésors. Réchauffant, recouvrant, rafraîchissant.

Une mère tout en rondeurs dont la tendresse se méritait. Une mère-cocon faisant la brave à se moquer des sentiments.

« Quand tu seras petite et que je serai grande... » Nous l'avons tous dit à nos mères. Nous avons souri quand la génération suivante réinventait le mot. Je ne savais pas sa redoutable vérité.

Rose s'est faite toute petite. Dans le creux des beaux oreillers bleus offerts par Noëlle, elle me regarde avec insistance. Je m'assieds près du lit pour parler de ce livre. Je prends ses mains dans les miennes. Peau douce... Les mains sont devenues satinées, la bague de saphir - « Ton père m'en a fait cadeau à ta naissance ; elle sera à toi un jour » - glisse sur le doigt amaigri. Elle répond à mes questions. Elle soulève un peu la tête pour apercevoir les photos que j'ai étalées devant elle. Elle voudrait parler, parler, elle qui fut tellement silencieuse. Elle rassemble sans peine ses souvenirs, rectifie un nom, corrige une date. Mais l'effort assèche ses lèvres, et je dois lui tendre sans cesse un verre d'eau. Des larmes perlent au bord des paupières. Elle qui pleurerait pour un rien s'excuse : « Ce n'est pas comme avant ; c'est mes yeux. . . Ils fatiguent. » Je la soutiendrai tout à l'heure pour l'installer à sa table : elle touchera à peine aux nourritures préparées par Odile. Et reviendra vite à son lit, veillant à garder à sa portée la télécommande de sa télévision, l'appareil téléphonique, tout ce qui la relie au monde.

Quand je lui annonce mon départ, c'est elle qui retient mon poignet. Qui tourne avec peine la tête vers la porte. J'ai la gorge si nouée que le chauffeur de taxi me fait répéter l'adresse que je lui donne .

Pourquoi faut-il que nous redevenions petits ?

HB

Jean-Noël Blanc,
né en 1945,

« Travaille à Lyon où il est sociologue spécialisé dans l'architecture et l'urbanisme et vit à Saint-Etienne. Entre ces deux villes, ses trois enfants et ses quatre chats, il écrit, essentiellement des nouvelles, parce qu'il apprécie le plaisir technique de « faire court ». Comme ces textes brefs ont souvent, de l'un et l'autre, des thèmes qui se recoupent et des personnages qui se retrouvent, il baptise « roman-par-nouvelles » les recueils qui les rassemblent. »

auteur (de romans, de nouvelles, et de « romans-par-nouvelles »)
par besoin et par bonheur
cycliste (du dimanche) par pur plaisir
sociologue (de l'architecture et de la ville) par hasard et par intérêt

« du même auteur » :

- * *La légende des cycles*, Quorum, 1996
- * *Jeu sans ballon*, Seuil, 1996
- * *Hôtel intérieur nuit*, **HB éditions**, 1995
(Prix Renaissance de la nouvelle - Belgique)
- * *Galipettes arithmétiques choisies*, Le Dilettante, 1993
- * *Langue de chat*, La Farandole, 1993. [Réed. Pocket 1995]
- * *Fil de fer la vie.*, Page blanche, Gallimard, 1992
(Totem Télérama/Salon de Montreuil du roman de jeunesse)
- * *Polarville*, Presses Universitaires de Lyon, 1991
- * *Esperluette et compagnie*, Seghers, 1991
(Prix de la nouvelle du Mans) (Prix Charles Exbrayat)
- * *Penalty*, Dumerchez, 1990
- Chiens de gouttière*, Seghers, 1989. Épuisé.
- Bardane par exemple*, Ramsay, 1986. Épuisé.
- Alors comme alors*, Ramsay, 1985. Épuisé.
(Prix littéraire de la ville de Lyon)
- L'Un ou les ciels peints*, Fédérop, 1977.

* = à la médiathèque

HB

Hôtel intérieur nuit

Dessins originaux de Pierre-Noël Bernard

HB, 1995

Prix Renaissance de la nouvelle, 1996

– *Des destinées diverses et des sorts opposés se croisent, s'évitent, s'ignorent, se rencontrent, se frôlent ou se fuient dans un même hôtel, au cours d'une seule nuit –*

« On croise plein de gens de divers milieux aux prises avec les soucis de la vie. [...] Jean-Noël Blanc les peint avec tendresse. [...] cette tendresse, peut-être, qui prend de plus en plus de poids dans l'écriture quand un écrivain arrive à la cinquantaine »

La Liberté de l'Est

Ville extérieur nuit

C'est une rue mince et de renommée courte. Elle ne fait pas de manières. Elle ne fait pas de tintamarre non plus. Elle s'ouvre en catimini sur l'avenue de la gare, et conduit à une petite place carrée qu'on ne découvre qu'au dernier moment, comme par surprise.

Entre l'avenue et la place, elle abrite l'hôtel.

Le bâtiment ne paie pas de mine. C'est un de ces établissements qui conviennent à des voyageurs sans gloire et sans attache. Il est coincé entre deux immeubles qui l'écrasent un peu, sa façade a les épaules étroites et le buste long, elle se décolore au fil des saisons, et personne n'y prête attention. Les murs sont à présent couleur de temps qui passe, et le temps n'en finit pas de passer.

Le soir, longtemps après que les grandes brasseries de l'avenue ont éteint leurs néons, seul l'hôtel demeure éclairé. Entre les façades obscures de la petite rue, il retient dans la nuit une poignée de lumière jaune. Elle s'échappe par la porte ouverte, coule sur le trottoir, y dessine une manière de tapis.

Cette amabilité plaît aux amoureux. Ils tournent le dos à la gare et à l'avenue pour s'enfoncer dans la petite rue. La clarté de l'hôtel les attire. C'est une lumière à hauteur d'homme. Elle habille le trottoir, et, tandis qu'ils la frôlent sans oser la piétiner, elle agite leurs songeries.

C'est qu'ils ont des gourmandises de secrets. Ils cherchent des abandons dans des replis de ténèbres, et des mystères dans des lueurs de lanterne.

Parfois leur marche s'interrompt. Un porche abrite leurs tendresses fugitives. Sur les pierres de la porte cochère, un réverbère diffuse des douceurs. La ville a pour eux des bontés d'encoignures.

Puis, enlacés, ils reprennent leur flânerie jusqu'à la petite place du bout de la rue. Ils contemplent les lampadaires bas, les marronniers lourds, la clarté rabattue vers le sol sous les feuillages d'un vert fixe et précis comme une peinture.

Il fait une nuit à ne pas dormir. La chaleur du jour s'est attardée, elle a pris ses aises, elle s'étale. Une tiédeur vagabonde. Des parfums battent le pavé. Des chimères obscures courent les rues. Il vient aux citadins des appétits de ville...

Et bien d'autres histoires
(chambre 09)

Ahmed dit que, dans ce métier, des choses, il en voit, et des gratinées. Il s'est penché en avant et a posé les coudes sur le comptoir de la réception. Toute la nuit à veiller dans un hôtel qui dort, et toutes ces heures à attendre le client, il dit qu'il pourrait en raconter sur ce qu'il a vu. Des vertes et des pas mûres. Il jette un coup d'oeil à gauche, à droite, pour repérer si personne ne vient. Sa tête ne suit pas le mouvement. Il ne bouge que les yeux. Son cou avance très légèrement. Il guette. Il dit, ce que font les gens, ce qu'ils inventent, c'est à n'y pas croire. Si quelqu'un racontait, sûr et certain que ça ferait un roman. Seulement, hein, pas question de raconter. Il dit, ce métier, monsieur, c'est les trois singes : rien vu, rien entendu, rien dit. Il sourit. Il cligne de l'oeil. Sur son sweat shirt, on voit écrit, en grosses lettres, *Welcome*. Dans le hall d'accueil de l'hôtel, c'est le silence.



Dans le hall d'accueil désert, Ahmed fait de petits rangements. Il n'y a pas grand-chose à ranger sur le comptoir. Un cendrier de céramique, une lampe montée sur un magnum de champagne, un petit paquet de cartes publicitaires pour l'hôtel, une sonnette mécanique, un présentoir de dépliants touristiques, un journal, quelques revues. En manipulant ces objets, il dit qu'on voit de tout dans un hôtel. Même dans un établissement aussi modeste que celui-ci. Il dit que le plus incroyable ce n'est pas cette manie qu'ont les clients de voler tout ce qui peut se voler, les savonnettes les serviettes de bain les oreillers les lampes les draps. Ni de salir les lieux comme on ne peut pas se le figurer tant qu'on ne l'a pas vu. Ni de faire du boucan en plein milieu de la nuit ni de trouver le moyen de protester pour un

rien et de réclamer tout et n'importe quoi. Ni même d'attendre d'être à l'hôtel pour avoir les ennuis les problèmes les accidents les surprises, comme cette fille qui l'autre année avait accouché dans une chambre là-haut.

Et bien d'autres histoires, dit Ahmed. Qu'il pourrait raconter s'il voulait. Et qui ne sont pas ce qu'il y a de plus extraordinaire. Le plus étonnant, dit Ahmed, c'est les gens.

Il déplace les objets sur le comptoir. Ce sont des déplacements de quelques centimètres. Tout a bougé et rien n'a changé. Ahmed prend du recul pour considérer son ouvrage.

Il dit que pas plus tard que tout à l'heure il vient d'entendre un type jouer du violon dans une des chambres. Il dit, vous voyez, les gens. Il hausse les épaules. Il dit qu'une chaleur pareille, en pleine nuit, ça étouffe.

Fil de fer, la vie

Roman-par-nouvelles
Gallimard (Page Blanche)
1993

Totem Télérama/Salon de Montreuil

– *Sept fois deux nouvelles, qui vont par paire. Si le fil conducteur semble anodin - la vie d'Henri, un enfant comme les autres-, les autres récits ne le sont pas. Ils évoquent des situations extrêmes, celles d'enfants en détresse, confrontés à l'abandon, à la violence, à l'inacceptable -*

« J'aime bien écrire en adoptant le point de vue d'un enfant sur le monde qui l'entoure. Ça permet de travailler un ton doux-amer, du genre sourire au milieu des larmes. Parce que l'enfance, c'est comme ça : un grand gâteau de chagrin au sucre. Ça a ce goût-là. »

Jean-Noël Blanc

« Jean-Noël Blanc est un gourmand de mots. Il en joue sur le mode de la tendresse et de l'humour, avec une pointe de dérision pour que ça fasse moins mal. »

Yvette Granger, *Le Progrès*.

« Un roman qui serre de si près la vie des autres que le moindre mot peut faire mal. »

L'humanité dimanche.

Vie et mort d'un écrivain

Seul le mercredi matin peut parfois être pire que le dimanche. Ce sont des journées taillées trop large. Les heures font des plis, le temps flotte aux emmanchures, la matinée s'étire, les écoliers bâillent.

Henri contemple de sa fenêtre la ville qui s'ennuie. Le jour ne s'est pas encore vraiment installé. Là-haut, entre les toits qui débordent des façades sombres, passent lentement des nuages courts, têtus. Un crachin paresse dans le ciel. Ce n'est même pas une pluie, c'est une bruine. Elle est imprécise. Elle dérive. Elle glisse dans la gorge de la rue, hésite, s'installe, s'insinue. Une humidité chuchote dans l'air.

Certaines voitures n'ont pas encore éteint leurs codes, des passants pressent le pas, remontent leur col. Le trottoir luit. Henri observe les citadins, les automobiles, les magasins, le halo douteux des enseignes lumineuses dans l'ombre.

Il a l'impression d'être le seul point fixe et de voir la ville dériver sans hâte sous ses yeux.

Devant lui coule un fleuve lent de lumières, de quidams, de voitures, d'avenues. C'est la vie qui va. Il rêve.

Il songe aux recommandations de ses parents. Ne reste pas sans rien faire. Remue-toi, fais quelque chose. Va jouer, fais quelque chose. Occupe-toi.

Il ne lui reste qu'à s'occuper.

Henri quitte la fenêtre, abandonne la rue. Il fait face à son lit, à son bureau, à l'armoire, au coffre à jouets. Dehors, le jour vient. Des vies s'en vont.

Il ferme la porte de sa chambre. S'assoit à son bureau. Ouvre le tiroir. Sort un mince paquet de feuilles. L'ouvre. Relit la dernière phrase qu'il a écrite la veille au soir.

Nous parvîmes au col avant les Allemands. Nous poussâmes un cri d'étonnement, car une surprise nous attendait...

Galipettes arithmétiques choisies

textes brefs, Le Dilettante
1993

– Les chiffres ne se chiffrent pas, tant ils sont illimités, innombrables. Mais certains nombres comptent pour nous, alors on les retient d'emblée : 1515, 33, 007. Pour tous ceux-là, l'auteur a concocté de petites saynètes –

« Il sait mieux que quiconque aujourd'hui, conjuguer l'enfance et les mots, la tendresse et l'humour »
Yvette Granger, *La Tribune Le Progrès*

8

En dépit du corset qu'elle porte trop ajusté, elle s'épanouit, la bouchère (ou charcutière, peut être). Pardi, l'étranglement de sa taille, en faisant déborder sa poitrine et rebondir ses hanches, donne à ses formes une générosité qui réjouit l'oeil.

4

Trop grand. Il ne tient pas dans le cadre. De lui, on n'aperçoit que la moitié inférieure : d'interminables abattis.

On devine la posture, malgré tout. Debout, les fesses au mur, une jambe pliée, le pied au niveau du genou de l'autre jambe, laquelle s'éloigne du mur pour assurer l'équilibre, il roule une cigarette. Ou joue de l'harmonica. Ou sifflote. Ou, les mains aux poches, lorgne les filles. Ou attend que passe le temps.

On a toute liberté d'imaginer ce que trafique cette espèce de géant désœuvré. Tout de même, on se demande.

1

Un seul pied, et si peu accroché au sol.
Avec ça, le nez en l'air.

Pas les pieds sur terre, la tête dans les nuages : tout l'homme .

HB

Esperluette et compagnie

roman-par-nouvelles, Seghers

1991

Prix Charles Exbrayat

Prix de la Nouvelle du Mans

« Les petits bouts de vie, petits bouts de récits, morceaux d'existences que Jean-Noël Blanc recolle avec des mots perdus, oubliés, retrouvés »

Alain Salles, *Le Monde*

« Un texte superbe d'humour tendre et de tristesse contenue [...] un livre de très haute qualité, alerte et poignant, à l'image d'un style qui s'affirme à chaque fois avec une netteté croissante ».

Jean-Claude Lebrun, *Révolution*

ÇA

C'est rose et brun et blanc. Ça trempe dans un verre sur la tablette du lavabo de la salle de bains. Ça a la forme d'une bouche. Il y manque toutefois des lèvres. C'est une bouche absente.

Il n'en reste que la dureté. Une bouche réduite à ses instruments : la mécanique austère du broiement et de la mastication. Ce qui découpe, déchire, triture, écrase. Les outils de la morsure. Un attirail.

René, haussé sur la pointe des pieds, observe le dentier du grand-père, qui trempe dans le verre. Il examine cette bouche à laquelle manque ce qui fait une bouche.

Il n'y a plus qu'un objet minéral. Inexorable, imperméable. Froid. Lourd. Un objet qui doit produire des bruits secs. Quelque chose qui claque.

René observe. Des bulles minuscules forment des grappes brillantes sur la gencive artificielle. Il regarde l'appareil. Cet engin. La bouche sans chair.

C'est très exactement cela : une bouche décharnée. Une carcasse de bouche. Il ne reste que l'os. Rien d'autre. Un cadavre de bouche.

René crie. Il saisit le verre, le lance au sol. Brisures. Cliquetis. Les dents sur le carrelage. René crie. Je veux pas, je veux pas.

Son père court, la porte claque. Petit con. Regarde ce que tu as fait. René pleure. Sa mère, à son tour. Regarde-moi ça. Tu pouvais pas faire attention. Elle se penche, hésite à toucher le dentier, rassemble d'abord les morceaux de verre. Au lieu de pleurer, va me chercher une serpillière .

HB

Je l'ai pas fait exprès, dit René. Son père le gifle.

La mère prend le dentier. Elle le touche. Elle le tient par le bord, du bout des doigts. Pouce et index. La bouche orthopédique. Quelque chose de gluant, dessus. Une viscosité. Un objet glacé. Inerte.

Elle le dépose sur le lavabo. Elle prend des précautions pour ne pas toucher les dents.

René revient avec la serpillière.

Aussi, dit le père, s'il laissait pas traîner ses affaires partout, le vieux. Ses dents. Nom d'un chien, ça se range. Ces saloperies.

Derrière lui, attiré par les bruits, le grand-père.
Il est en pyjama. Il écoute : sa main est posée sur sa bouche.

Penalty

Nouvelle illustrée, Dumerchez

1990

Publiée dans *Esperluette et compagnie*, Seghers, 1991

– *Un enfant regarde son grand-père, dans une chambre d'hôpital ; ils se disent l'essentiel, pleins de pudeur et d'émotion...* –

« Une extraordinaire histoire d'amour, de complicité, entre un vieillard et son petit-fils »

Le Progrès

... **E**t puis l'infirmière est revenue. Alors papy on a pris ses remèdes. Pépé avait oublié. Ah on a oublié, on n'est pas sage. Elle rigolait. Elle s'est tournée vers maman : si on ne les surveille pas ils oublient toujours tout, c'est comme des gosses.

Maman a fait un de ces sourires où les yeux ne suivent pas le mouvement de la bouche. Heureusement que l'infirmière ne la regardait plus, elle regardait pépé, elle insistait pour qu'il prenne ses remèdes devant elle, et puis elle a dit est-ce que vous voulez l'urinoir. Pépé a dit je suis allé aux cabinets du couloir tout à l'heure. L'infirmière a levé les bras au ciel, elle nous prenait à témoin. Il veut faire son jeune homme et après il y en a plein le pantalon. Elle s'est tournée vers pépé : dans un moment je viendrai vous changer, papy, vous verrez, on se sentira bien mieux avec un pyjama propre, tout frais tout propre, vous verrez .

HB

Jeu sans ballon

Roman, Seuil

1996

– *Quatre-vingt-dix séquences, ainsi que quinze séquences médianes, correspondant aux quatre-vingt-dix minutes d'un match de foot, plus les arrêts de jeu : retransmission des tensions, des craintes, des enthousiasmes, des bonheurs, des détresses, des espoirs, de ceux qui sont assis sur le banc des remplaçants pendant une finale européenne de la Coupe des Coupes. Un jeu sans ballon.* –

« Jean-Noël Blanc fait partie de ces écrivains discrets, dont les amateurs de littérature citent fréquemment le nom. Ses livres se présentent en effet toujours comme des petits bijoux de langue. *Jeu sans ballon* ne déroge pas à cette excellente habitude. »
Jean-Claude Lebrun, *L'humanité*

« Un tendre et lumineux livre que l'on doit à la vista du Stéphanois Jean-Noël Blanc [...] Voilà un bel écrivain doté d'un style carioca, qui sait tricoter la phrase, contrôler du gauche, feinter du droit, ratisser large, surtout dans la malle à souvenirs, manier un style incisif et chaloupé, vif et frais. Un caviar »
Patrice Delbourg, *l'Évènement du Jeudi*

La légende des cycles

Récits, Quorum éd. (Belgique)

1996

« Le souffle de Vialatte passe sur cette prose qui n'est pas uniquement réservée au bonheur d'être à bicyclette »

Daniel Martin, *La Montagne dimanche*

« Un livre plaisant et drôle [...]. C'est presque de la vélosophie. [...] Ce cycliste-là est aussi un philosophe »

Ouest France

« Après une lecture, une seule solution : monter en selle pour goûter aux plaisirs si bien décrits »

Vers l'avenir, Namur

« C'est une déclaration d'amour au vélo [...] dont le lyrisme confine à la poésie et au miracle »

La Tribune, Saint-Etienne

« Un humour bienveillant [...] des accès de verve et de lyrisme »

Le peuple, Charleroi

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Mai

Georges Méryllon
Thierry Fourneau
Ed. Cadex

Octobre

Pierre Autin-Grenier
Louis Dubost
Jean Le Mauve
Frasil

Novembre

Lecture Hermann Ungar
François Frapier

Décembre

Section jeunesse
Extraits de « Le monde entier m'attend »
Frasil

1994

Janvier

Lecture Benoît Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges
Frasil
Atelier théâtre MJC

Mars

Ecrivains de l'ouest américain
Michel Valmary
Frasil

Avril

Jean-Marie Laclavetine
Thierry Guichard

Septembre

Bohumil Hrabal : « Fleur de Prague »
Cie du Hasard

Octobre

« Iles... paroles francophones »
Frasil

Novembre

Lecture Louis Calaferte
Cie Reflex-Son

Novembre

Pierre Gripari : « Les contes de la rue Broca »
Frasil

Novembre

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer
En présence de D.Gautier du Dilettante
Frasil

1995

Janvier

Lecture François de Cornière
Atelier 360° de la MJC

Mars

Lecture Léon Werth
En présence de Viviane Hamy
Frasil

Mars

Eric Holder
Lecture par Nathalie Bauchet, Delphine Dufour, Jean Soumagnas

Avril

Jacques Borel
Classe 1° L du Lycée Claude de France

Avril

Section jeunesse
Lecture Jacques Prévert
par Nathalie Bauchet et Delphine Dufour

Septembre

Thierry Guichard : « Le Matricule des Anges »
Alain-Claude Gicquel : Contre-Vox
Jacques Serena
Lecture de Laurence Cazaux

Octobre

« Au fil... d'Ariane »
Lecture d'auteurs de l'antiquité
Frasil

Décembre

Didier Daeninckx et les Editions Verdier en présence de
Gérard Bobillier.
Frasil

Section jeunesse
Marie-Aude Murail. Chris Donner
Deux écrivains pour la jeunesse lus par les comédiens de
la compagnie Frasil

1996

Février

Cabaret La Fontaine
Frasil

Mars

« Je vous croyais mort ! Enfin ce sera pour une autre fois.
Lecture du Journal de Jules Renard.
Théâtre Goblune.

Mars

Annie Saumont
Les Ambassades
Lecture : Nathalie Bauchet et Raül Indart-Rougier

Avril

La Tentation de Saint Antoine de Flaubert
Lecture de Jean-Marie Villégier

Octobre

Théodore Balmoral. Revue de littérature
avec Thierry Bouchard, Jean-Pierre Chambon, Antoine Emaz
Lecture : François Frapier, Dominique Charpentier.

Section jeunesse

Catherine Certitude de Patrick Modiano
Sub'Théâtre

Novembre

H.P.Lovecraft, celui qui hantait les ténèbres
Lecture/mise en scène : François Frapier, Dominique Charpentier et Didier
Niverd
Avec Michel Houellebecq

1997

Janvier

Le Cancan des corps guerriers
Les femmes et la guerre
Mise en scène Susana Lastreto

